



http://www.arte-tv.com/fr/art-musique/cultures-electroniques/Web_20Flash_20Festival/1225892,CmC=1225890.html

Samedi 27 mai 2006 au Centre Pompidou

 Imprimer

Web Flash Festival

Un texte de Véronique Godé

Rendez-vous annuel de l'Internet francophone, Le Web Flash Festival nous reçoit samedi 27 mai, dans les sous-sols de Beaubourg : les technologies RFID, éthique des TIC et drôles d'étiquettes sont au cœur des expérimentations et du débat, ponctués par des séances de cinéma d'un genre nouveau (machinima, film de poche et web doc). Une journée qui souligne le retour des contenus avec le web documentaire et la convergence des réseaux. Une remise de trophées comme il se doit, et un opéra, aussi inédit qu'avant-garde pour clôturer la soirée*!

*S'inscrire au préalable www.flashfestival.net

Supporté par Regart.net, centre de formation parisien aux technologies du web, le festival change de nom cette année, s'ouvre à toutes les techniques de création web et se positionne davantage par rapport aux enjeux d'une thématique donnée qu'à l'exclusivité d'un langage -flash à l'origine- dont les partis pris esthétiques et la fiabilité de programmation ne font plus l'objet du débat.

Dans une dynamique toujours progressiste, **Guylaine Monnier**, directrice artistique du festival laisse en 2006, la part belle à l'expérimentation.

Le web documentaire, un genre polymorphe.

« Nous prenons comme définition tout document diffusé sur le Web ou utilisant le Web comme matériau, dont le propos est d'informer, d'attester, de relater ou de témoigner, dit-elle. »

Entre cinéma d'information et compte rendu journalistique, le documentaire est un montage linéaire de documents le plus souvent issus du réel (interviews, archives et commentaires d'experts) parfois mis en scène par le biais d'une fiction. Quelles nouvelles potentialités le médium Internet peut-il offrir ?

Une projection d'une dizaine de films sélectionnés par le festival anglo-saxon [Onedotzero](http://www.onedotzero.com) (que certains ont pu découvrir à La Ferme du Buisson ou lors du [festival Nemo](http://www.festivalnemo.com) à Paris en avril) nous propose un panorama éclectique du genre ; suivie d'une table ronde animée par Thomas Baumgartner d'[ARTE Radio](http://www.arte-radio.com), Alexis Delcambre ([lemonde.fr](http://www.lemonde.fr)) et André Rouillé ([Paris-art.com](http://www.paris-art.com)) dont la lettre hebdomadaire développe depuis quatre ans, un point de vue esthétique, critique sur l'art contemporain.

Le débat s'intéresse donc plus particulièrement aux perspectives formelles offertes par le web et la convergence numérique. Un sujet modéré par Anne-Roquigny qui non contente de nous avoir fait (re, pour certains) découvrir pour des centaines le fameux [EPIC](#), une fiction hyper-documentée, lors du festival [Pixelache](#), développe un système de diffusion (WJS) pour ce genre d'objet encore mal identifié.

Aux aspects techniques (applications dynamiques, multiutilisateurs, temps réel etc.) s'ajoutent en effet, la diversité des sources (contenus multimédias, vidéo augmentée d'animation 2D ou 3D) et des supports : blogs, radios online, webTV, portails d'information, susceptibles de multiplier la transmission de l'œuvre, mais d'en brouiller par là même, l'intégralité de sa réception, et le contrôle par son auteur.

▣ Impact social et subjectivité

En complément d'un livre-enquête, « La ville qui tue les femmes », (Hachette Littératures) les auteurs-journalistes Marc Fernandez et Jean-Christophe Rampal proposent avec Alexandre Brachet d'[Upian](#), une découverte interactive de la ville mexicaine où ont eu lieu depuis 1993 plus de 400 meurtres et 500 disparitions de femmes, sur fond de trafic de drogue, et corruption policière malgré les associations de victimes réclamant justice. Leur site, La cité des mortes « [La cité des mortes](#) », propose à l'internaute de construire son parcours dans la ville de Juarez, à partir d'une interface mêlant cartes, textes, images, vidéos et sons relatifs à l'affaire, *"Cette œuvre qui pose les jalons d'une nouvelle forme éditoriale sur le web, revendique une réalisation spectaculaire cherchant à provoquer l'émotion, nous affirme-t-on."*

Une subjectivité totalement assumée que le documentariste "classique" bien souvent partage -utilisant les mêmes ressorts par le biais du montage...mais que le formatage du message aurait tendance à nous faire oublier.

Sur une toile où règne déjà une surenchère d'information, « dont il est facile de citer la source et plus difficile d'en vérifier la paternité, peut-on s'affranchir "des droits d'auteur", et du souci premier d'objectivité, ou faut-il au contraire considérer cette maestria du mixe multimedia comme un art ?

▣ La question de la source

Plutôt que de partir à la recherche de la véracité, Anne-Marie Morice, journaliste et éditrice de [la revue d'art contemporain Synesthésie](#) fait rimer l'art du documentaire avec celui d'un inventaire à la Prévert : *" Déjà les dadaïstes pensaient que la plus minuscule parcelle de vie quotidienne disait plus de choses que la peinture, et exposaient des bouts de cigarettes et des morceaux de journaux..."*. Bribes de récits éparpillés sur le chemin de l'authenticité, informations parcellaires, jalons posés ici et là sur la toile, tutoriaux et témoignages, déclarations, manifestes et conversations échangées... Le web ne serait-il pas par "nature" documentaire ? Un livre ouvert, balisé par la logique d'une navigation inspirée, ou par le filtre d'une fonction recherche. Synesthésie profite d'une Carte blanche pour mettre en avant, dans une exposition en ligne, le travail d'Antoni Muntadas, [The File Room](#) qui depuis 1994 archive des cas de censures artistiques soumises aux webmasters avant leur mise en ligne. *"Une œuvre qui fait réfléchir sur les limites accordées à la prise de parole dans l'espace public, nous annonce Anne-Marie Morice. L'information est toujours subjective, elle ne peut s'isoler d'un point de vue, d'une opinion profonde. A nous d'expérimenter notre faculté de*

jugement et de distinguer si possible le vrai du faux dans les milliards de récits déposés en réserve sur le web. C'est un long chemin sur la fabrication de notre propre subjectivité que toute oeuvre, dans sa dimension d'artefact, peut nous aider à accomplir [...] S'impliquer, déposer notre information et faire sienne celle des autres. C'est une des leçons de The File room."

☑ Conditionnel futur

Une autre démarche, celle d'**Ana Maria de Jesus** explore les possibilités du discours arborescent et de la mise en scène téléperformée dans une oeuvre de politique fiction mixant prospective scientifique (le danger des technologies RFID) et narration cinématographique. Dans une téléconférence où chacun se plie à l'exercice commun d'imaginer les rebondissements du scénario, l'artiste Ana Maria de Jesus fait intervenir **Philippe Quéau** (chercheur écrivain et fondateur d'Imagina, actuellement représentant de l'Unesco au Magreb), mixant médias pré-enregistrés et intervention en temps réel avec le public.



Une cinquantaine de personnes réunies dans la petite salle du centre Pompidou, suivent avec attention les péripéties d'un dénommé Paul Sim, bourgeois au naturel blogueur issu du "93" (neuf-trois) : au moment de se rendre au téléport où il passe les contrôles usuels (facial, biométrique et conformité des objets portés eu égard aux technologies RFID) notre héros apprend par une annonce publique, le grand krach de 2029. Réalité ou intox vouée à créer un moment de panique dans un monde où à peine 10 % de la population détient désormais les richesses de l'humanité? Toujours est-il que notre Paul, doit faire dare-dare pour déjouer par empilement virtuel les poursuites du Léviathan v2.09 le grand ordonnateur de STIC, STAC, STOC, afin de retrouver dans une réunion de téléprésence secrète le chef d'une poignée de résistants...

Vous voyez le "plot"! Ceux qui sont déjà perdus n'ont qu'à se reporter au lexique, ou télécharger le script qu'Ana Maria de Jésus et Quéau ont élaboré par mail. Car c'est bien là tout l'art de la performance qui nous manque : explication des termes en direct, diffusion du film de Chris Oakley (une simulation de télésurveillance en lieu public augmentée par les technologies RFID) ... à l'alternance de documents sonores et visuels s'ajoute l'émotion du temps réel, la présence ressuscitée d'un Philippe Quéau en grande forme répondant par téléphone avec pertinence et conviction aux questions du public. Atmosphère somme toute assez anxieuse pour un après-midi de mai 2006 : quelle place laissons-nous à l'humain face au progrès technologique ? Préférons-nous, sécurité et contrôle à la liberté ? Peut-on faire marche arrière? Non, car ces technologies sont déjà utilisées! Devons-nous les connaître ? Oui pour mieux les déjouer!

Ana Maria De Jesus transforme l'essai et réussit à sensibiliser son public : *"Le cinéma offre plus de liberté et permet d'aller plus loin politiquement dit-elle. Mais j'aime l'idée du brouillage qui s'opère dans une oeuvre entre fiction et documentaire. C'est cet effort de décryptage qui m'intéresse du point de vue du sens et de l'esthétique."* Dans un premier volet de **Conditionnel futur** exposé sur [le centre d'art virtuel de Synesthésie](#), Ana Maria s'interroge sur le sens des messages embarqués dans le satellite Kéo : ce mélange de projections prospectivistes et d'informations sur notre contemporanéité (laissé à la lecture de générations futures ou d'éventuels extraterrestres, nldr) est une autre façon de s'interroger sur notre profond désir de société, dit-elle.

Mais qu'est devenu notre héros Paul Sim ?

Par la grâce d'une sorte de "Flashmob" géant et les compétences d'un réseau de hackers humanistes, il réussit à démasquer le "hoax" du Léviathan V2.09 et créer une coalition des pays déchus contre le pouvoir usurpé par les happy few du ghetto doré. et /ou bien pour en savoir plus : télécharger le script de Conditionnel futur : la correspondance mail de Jesus et Quéau

▣ **Objet communicant : le message est dans le tuyau**

Le "[Talk Show Bluetooth](#)" de **Nicolas Frespech**, un jeu de spam en bonne et due forme des téléphones portables de l'assistance nous rappelle une promesse du xxème siècle: "Nous allons vous faire aimer l'an 2000 !".

Autre préfiguration d'un futur proche télévisuel, la web TV d'Alexandre Leveuf [C.O.N.V.E.X.E]. Cette émanation du CAV de Synesthésie, consacrée à l'actualité de l'art contemporain diffusait sa huitième émission en direct de Beaubourg invitant pour l'occasion Audrey Mascina et Jérôme Sans Liquid Architecture.

D'autres propositions telles que l'installation du Canadien **Grant Skinner** "[Incomplet](#)" avaient pour but de nous faire expérimenter différents aspects des TIC : une simple interaction par le biais d'une webcam et d'un soft sur PC, pour se transformer en torche humaine, en chef d'orchestre ou en joueur de Pong...

"La session 2006 s'est plus largement intéressée aux nouvelles formes de création qui s'alimentent des réseaux, souligne l'organisatrice, Guylaine Monnier. Une double thématique qui s'appuie sur un travail de résidence mené au sein de Regart.net, tout au long de l'année, celui de Françoise Roman pour le webdocumentaire et d'Alexandre Leveuf pour la web TV". Création originale oblige, pour ouvrir la soirée qui couronne par un prix (du jury et du public) six approches du web (net art, art graphisme, animation, expérimentale, présentation ou jeu).

Voir notre coup de coeur du [collectif Position](#).

▣ **Nabaz'mob : un opéra pour 100 lapins**

La maîtresse de cérémonie conquise par le lapin communicant [Nabaztag](#), convoque son créateur, la société [Violet](#), et lui « commande » un divertissement ...

Une chorégraphie, comment dire ? Un opéra, répondent de concert [Antoine Schmitt](#) et [Jean-Jacques Birgé](#). Ce n'est pas la première fois que ces deux-là composent ensemble: leur premier "Opus", un scratch vidéo interactif au nom de [Machiavel](#), plus tard des sonneries originales pour mobiles réunies sur le label [Sonicobjetc.com](#). Ces deux artistes aussi libres qu'espiègles connaissent déjà bien le petit animal clignotant aux deux oreilles mobiles : plasticien, programmeur à ses heures lucratives, Antoine Schmitt a codé pour Violet tous les aspects comportementaux de ce qui sans le génie du design pourrait être une simple borne à intégration de service. Jean-Jacques, auteur compositeur pluri-media lui a donné sa voix, son âme sonore, portée par un petit synthétiseur midi à l'intérieur du ventre.



"Pour le spectacle, nous avons vraiment utilisé les codes de l'opéra, dit-il, avec autant d'ironie que de sérieux, exposition, action, catastrophe! Hommage à Steve Reich pour le déphasage sans même parler de l'aspect répétitif ou minimaliste de la composition, clin d'oeil à Cage, pour son utilisation du silence et de l'accident dans la partition -voire dans la performance en général-, inspiration chez Ligeti et les grands chœurs nordiques pour un deuxième mouvement étal, évolutif à tendance dramatique et final anarchique -dans un esprit de modèle social-, ce qui ne veut pas dire "faire n'importe quoi", précise Jean-Jaques Birgé, dont la composition globale évoque de fait, Nancarrow, maître de la musique mécanique... au demeurant injouable par l'humain.

Sacrée chorale que ces cent objets acoustiques réunis sur la scène de Beaubourg. Impossible de répéter puisque les stars de la soirée, arriveraient avec leur maître ou maîtresse, quelques instants seulement avant le spectacle. Nos deux designers sont partis d'une autre contrainte: la désynchronisation. *"Nous savions qu'à partir d'un même signal (envoyé par ordinateur via une borne Wifi) les lapins répondent avec un décalage d'une dizaine de secondes, et cette idée nous a plu. De même qu'aucun système n'est applicable à l'espèce humaine, qui se distingue d'ailleurs par sa capacité de rébellion", s'engage Birgé. "Le lapin a aussi ses humeurs, c'est cette tentative d'être ensemble, la difficulté du rapport de l'individu dans la société, qui nous intéressait, poursuit Antoine, l'existential."*



Résultat: un son et lumière pour un millier d'yeux et d'oreilles subjugués qui convoquait la magie de l'enfance, l'inquiétant et le merveilleux... Avec distribution de carottes à la fin pour enchaîner sur la remise des prix.

.....
▣ **Le festival**

Web Flash Festival

Samedi 27 mai 2006

au Centre George Pompidou - Paris

>> [Le site internet](#)

.....
Cultures Electroniques

Mai 2006

par Véronique Godé
.....



<http://www.liberation.com/page.php?Article=386642>

High-tech. Usages multiples et ludiques pour ce nouvel «objet communicant».

Du «lapin» plein les oreilles

par Gilles WALLON

QUOTIDIEN : jeudi 01 juin 2006

Un «opéra pour 100 lapins communicants» s'est tenu samedi au centre Pompidou à Paris, dans une salle de concert pleine comme un oeuf (1). Quatre cent dix personnes y assistaient. Cet événement, le premier du genre, s'est organisé autour de trois partitions : la première, musicale, sonnait à l'oreille comme un concert de clochettes, ce qui lui donnait un air de Pâques bienvenu. La deuxième, visuelle, faisait s'illuminer le ventre de ces petits gibiers de 23 centimètres comme s'ils avaient tous avalé des guirlandes de Noël. La troisième, gestuelle, chorégraphiait la danse des oreilles des lapins, dont les mouvements circulaires répétés étaient diffusés sur grand écran. «*Nous avons dû faire face à une contrainte technique terrible*», racontait Jean-Jacques Birgé, un des deux compositeurs, avant de lancer des carottes dans la foule.

Communauté. En plus d'être mélomanes, qualité remarquable pour ces rongeurs, mais qu'on peut attribuer à la prééminence de leurs oreilles, les cent concertistes partageaient surtout le fait d'être des Nabaztag. Le Nabaztag, ou «Nabz», est un lapin wi-fi : perpétuellement relié à l'Internet, même quand l'ordinateur est éteint, il donne des infos, lit messages et petits MP3, s'illumine et bouge les oreilles quand ça lui chante (2). Benoît, heureux détenteur d'un lapin baptisé Yep, détaille ainsi les raisons de son achat : «*C'est inexplicable, je sais pas pour vous, mais moi j'ai craqué.*» Le Nabz, le plus abouti à ce jour des «*objets communicants*», se serait vendu à 50 000 exemplaires depuis sa création il y a un an par Violet, une PME française. Il coûte 115 euros. «*Discrètement, il a réussi à s'intégrer dans ma vie courante*», raconte Landry, possesseur de deux exemplaires baptisés Bull et Dozer, «*et bientôt d'un troisième, pour le bureau*».

Il y a maintenant sur l'Internet une communauté assez active de propriétaires de Nabaztag : les «nabaznautes». L'enthousiasme dont ils firent preuve samedi, lors du concert-opéra de Beaubourg, montre assez bien leur tendance au délire inoffensif, qu'ils répandent sur le Web à longueur de forums. Un possesseur de Nabaztag, résidant au Texas, a ainsi effectué un saut en parachute avec son lapin. Un autre a fait poser son Nabaztag avec Noël Godin, l'entarteur belge. Certains ont cuisiné des repas exclusivement composés de carottes. Ces nabaznautes-là sont environ deux cents. Pour expliquer leur passion, beaucoup évoquent le second degré. «*Mais pour certains, avoue Aéros'miss, une utilisatrice qui veut garder son pseudo, on a l'impression qu'ils ne sont plus rien sans leur Nabaztag.*» Cette mère de deux enfants se dit parfois que le rongeur, quand il ne transmet pas de messages, «*peut cristalliser la solitude des gens, et c'est inquiétant. Mais pour la plupart, on rigole juste bien*».

Inutiles. La plupart des milliers d'utilisateurs n'ont de toute façon «*pas du tout envie de parler avec des inconnus*» sur le Web, comme dit Judith, une journaliste parisienne. Ceux-là sont plutôt attirés par les possibilités de configuration «*quasi illimitées*» de la petite bête. «*Moi, j'ai mon horoscope tous les matins.*» Il y a aussi les «*nabcasts*», des podcasts pour lapins : certains nabaznauts créent leurs propres radios, diffusent ce qu'ils veulent, et ceux qui y sont abonnés les reçoivent chez eux. «*Regardez, poursuit Aéros'miss lors d'une présentation chez elle, dans le XIe arrondissement, il y aussi une application sur Google Earth qui recense tous les Nabaztag de la terre !*» Bientôt, avec les maisons domotiques, aux installations électriques connectées au réseau, «*on pourra même faire baisser les stores du salon en baissant les oreilles du lapin*». Des applications résolument inutiles, donc, et «*bien sûr fondamentalement nécessaires*», rigole François, créateur de sites Internet: «*A mon sens, ce lapin préfigure tout ce qu'on va pouvoir faire plus tard avec le wi-fi.*» Les créateurs du Nabaztag souhaitent désormais multiplier les clapiers sur le territoire américain.

(1) L'événement était programmé en clôture du Web Flash Festival, festival de créations artistiques en animation Flash sur le Net.

(2) *Libération* du 22 septembre 2005

EDITORIAL

La vérité du web-document

01 juin 2006

Cela s'est passé presque naturellement, sous l'impérieuse nécessité d'atteindre à une plus grande efficacité pratique et à une nouvelle puissance informationnelle. Cela, c'est le bouleversement du régime documentaire qui s'est opéré au cours de ces dernières années au carrefour des technologies numériques et d'internet.

Le «Web documentaire» que le Web Flash Festival a choisi cette année (Centre Pompidou) pour thème fait heureusement écho à cette situation qui est désormais la nôtre.

Le dernier grand changement de régime documentaire avait eu lieu au milieu du XIXe siècle quand la photographie avait succédé au dessin, à la gravure et à la peinture pour rendre compte des choses et des étendues des mondes lointains que l'on découvrait alors avec l'essor simultané du chemin de fer, de la marine à vapeur et de l'impérialisme occidental.

La photographie venait à l'époque résoudre le problème crucial de la perte de crédibilité des documents conçus manuellement, c'est-à-dire suspectés d'être trop subjectifs pour rendre fidèlement compte de ce que l'on découvrait par l'image sans jamais l'avoir vu auparavant.

La main qui ajoutait, soustrayait ou déformait au gré des habiletés, des défaillances, des fantaisies et des humeurs, ne parvenait plus à assurer la croyance sans laquelle les images ne pouvaient pas remplir leur fonction de document.

En substituant une machine à la main, la photographie a levé l'hypothèque de la subjectivité qui pesait sur les images, tout en les alignant sur les conditions de production qui se généralisaient alors avec la société industrielle. Ce double mouvement a nourri la croyance que les images photographiques étaient «l'exactitude, la fidélité, la réalité elle-même». Bref, le document idéal.

Mais, dans la nouvelle société industrielle, démocratique, ouverte sur le monde, et surtout engagée dans la voie d'un marché de masse, le document photographique souffrait de sa trop modeste diffusion. On pouvait reproduire un cliché en plusieurs exemplaires, nullement le diffuser en grandes quantités.

Il faudra pour cela attendre plus d'un demi-siècle la difficile constitution, dans l'entre-deux-guerres, d'un alliage entre la photographie et la presse avec la naissance des magazines illustrés et l'émergence d'une nouvelle catégorie de photographes : les reporters.

Mais la croyance en la force de vérité d'une image est fragile, et doit être sans cesse entretenue. Elle exige en particulier que ses fonctionnements techniques, économiques et symboliques soient en phase ceux de la société dans laquelle elle joue un rôle de

document.

Car le document est traversé par une redoutable contradiction : c'est un produit artificiel, une totale construction, qui se donne pour du vrai. Qui doit, en quelque sorte, passer pour l'émanation naturelle des choses.

La force de vérité de la photographie-document repose sur le fait qu'un contact a nécessairement eu lieu avec l'état de choses, le phénomène ou l'événement montré. Mais l'image ne passe pas seulement d'un premier (qui a vu la chose) à un second (qui ne l'a pas vue), elle va toujours d'un second à un troisième, ni l'un ni l'autre n'ayant vu. C'est pour surmonter ce manque à voir que la fonction documentaire suppose une croyance adossée à un solide régime de vérité.

Les conditions de la croyance en la vérité des photographies-documents (leur régime de vérité), n'étaient évidemment pas les mêmes que celles instaurées par la télévision en direct par satellite, ni celles qui prévalent aujourd'hui avec l'essor du «web-document».

Le «web-document» ne fait ni plus, ni mieux, ni moins voir ou connaître. Il fait voir et connaître autre chose, il fait surgir d'autres évidences, d'autres visibilités, parce qu'il propose de nouvelles procédures d'investigation et de mise en images du réel.

Aux visibilités produites par la photographie, la presse, la télévision, s'opposent, au tournant du XXI^e siècle, les visibilités d'internet étroitement liées aux pratiques nouvelles de la science, de la technique, de la production et de l'économie. Des visibilités adaptées aux dimensions, aux mouvements et aux vitesses du monde d'aujourd'hui.

Autant la photographie a été le document emblématique de la société industrielle naissante, autant le magazine illustré a incarné l'Occident de l'entre-deux-guerres, autant la télévision est liée à la seconde moitié du XX^e siècle, autant internet est le dispositif documentaire nécessaire à la production et à l'information à l'époque de la mondialisation et de l'économie de services.

Le web-document repose sur l'informatique et sur la généralisation des données et des réseaux numériques ; bref, sur internet. C'est un agencement de données numériques – textes, images fixes et animées, sons – stockées dans le monde entier, transmises par des réseaux planétaires et actualisées sur un écran d'ordinateur sous l'action d'un dispositif informatique.

Dotés de cette propriété inouïe d'être instantanément et individuellement accessibles depuis tous les points du globe équipés d'internet, les web-documents se distinguent radicalement des émissions de télévision par le principe d'interactivité.

La télévision émet à des heures précises vers un grand nombre de téléspectateurs des documents tout faits face auxquels il n'est possible que de les accepter tels quels, ou de les refuser.

Avec internet, au contraire, chacun compose lui-même son document, quand il le veut, et comme il le veut, à l'aide de cet outil emblématique du nouveau mode de production des connaissances et des visibilités : le moteur de recherche.

L'internaute est acteur, voire coproducteur, de l'information par assemblage et enchâssement d'éléments épars. Le web-document est un document en kit, feuilleté, composé d'une polyphonie d'objets numériques – textes, images fixes, sons, images mobiles, graphismes, etc.

Ce type de document serait irrecevable dans un régime de vérité comme celui de la photographie-document. Alors que celle-ci adhère au monde physique que la lumière venait inscrire dans sa matière même, les web-documents ne réfèrent plus à des choses, mais à d'autres documents. Ce ne sont plus des expressions de faits, mais au contraire des documents de documents.

Les pratiques, elles aussi emblématiques, du copier-coller et du téléchargement sont plus que de simples fonctionnalités techniques. Ce sont des procédures documentaires par assemblage, composition, entrecroisement d'objets différents (textes, images, sons), mais unis par leur matière numérique, et disponibles sur les réseaux.

Les vérités ainsi construites sont détachées des choses et des événements du monde. Sans origine assignable, libérées des questions séculaires du modèle et de la copie, ce sont en quelque sorte des vérités fictionnelles.

Avec le web-document, la fiction n'est pas le contraire de la vérité, mais l'une de ses dimensions.

Dès lors que le web-document rompt avec l'origine et avec le monde, et que le réseau est son monde, il propose une information sans hiérarchie ni centre.

Le centre, la hiérarchie et la subjectivité propres à la pensée et au regard jetés sur le monde par l'humanisme de la Renaissance, poursuivis par la photographie, et d'une certaine façon par la télévision, se transforment, avec le web-document, en équivalence, polycentrisme et asubjectivité.

Les verticalités s'effondrent en horizontalités. Tel est le document du monde en devenir, aux antipodes des façons de travailler, de communiquer, de penser, de produire, et de voir des cinq derniers siècles...

André Rouillé.